

DES GALOCHES  
SUR LA BALTIQUE



Charly Dodet

# Des galoches sur la Baltique

*Roman*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. S'il raconte la destinée d'un personnage réel et met en scène des lieux et des événements liés à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale, il ne doit pas pour autant être considéré comme un roman historique. Et les situations, les descriptions ou les propos rapportés sont le fruit de l'imagination de l'auteur.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents –  
ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

*Je dédie ce livre à Marcel et Jean,  
deux frères nés entre les deux Guerres Mondiales,  
qui ont su placer leur idéal au-dessus de toute  
autre considération de leur âge et de leur époque.*

## DU MÊME AUTEUR

### *Romans*

*Les Soleils de Cobourg*, Éditions Persée, 2008, et Bookelis 2013.

*Le Verger*, Éditions Persée, 2010.

*Ton parfum sur le tarmac*, Éditions Persée, 2013.

*L'escapade à Genève*, Éditions Persée, 2015.

### *Poésie*

*Le bouquin du farfadet*, 2013.

*Le trou de l'encrier noir*, 2014.

*Les mots se sont échappés*, 2016.

### *Littérature wallonne*

*Walèye*, (poésie) 1972. Prix Joseph Durbuy. (épuisé)

*Dimeûre avou nos-ôtes*, adaptation wallonne du texte d'Henri Guillemin, 1975.

*Brouheûre* (poésie) 1976. Prix Georges Michaux. (épuisé)

*Une mwin qui s'sitind* (théâtre). Créée en 1978.

# 1

J'avais un peu plus de vingt-cinq ans quand j'ai disparu de ce monde. Aujourd'hui, je serais presque centenaire, si j'avais vécu. Beaucoup de temps a passé depuis cette époque de ma vie. Si je me décide à intervenir à présent, c'est parce que je ne puis rester indifférent à l'évolution d'un monde qui me paraît tellement étranger à celui que j'ai connu et parce que j'ai très peur que les enfants de demain nous oublient un peu trop facilement.

On a tant dit de sottises sur ce que nous avons connu et certains ont tellement profité de notre absence pour se mettre en évidence que le moment me semble choisi, les passions s'étant atténuées avec le temps, pour me manifester.

Oui, le monde a bien changé. Le siècle, la société, la manière de penser... Des gens s'évertuent à expliquer aujourd'hui que c'était plus agréable de vivre autrefois et que vous n'en sortez plus, englués dans la société de consommation. Est-ce que c'était mieux avant? Avant quoi d'ailleurs? Avant que vous ne soyez là?... Tout a changé autour de vous et surtout en vous. Chaque siècle, chaque époque fait éclore nostalgie et changements; c'est ce qui permet au monde d'évoluer. Mais n'est-ce pas trop facile de penser à présent que ce qui dérange, ce qui tараude la conscience

du XXI<sup>e</sup> siècle devrait disparaître ? Notre idéal, le courage qu'ont eu des milliers de gens de résister, de continuer de vivre, prêts à se battre à mains nues, la force avec laquelle nous avons bravé le danger au nom d'un idéal, la peur qui nous collait au ventre en permanence, cette peur qui d'ailleurs nous faisait nous méfier de quiconque, tout cela n'a pas dû être médité, expliqué ou sollicité par quelques harangueurs de foule ! C'était notre destin. C'était notre raison d'être, car lorsque l'on a vingt ans, des rêves plein les yeux, on est profondément ancré dans le quotidien, qu'il soit générateur de peur ou de fureur de vivre. Celles et ceux, aujourd'hui, qui voudraient oublier, faire parfois semblant de ne pas savoir, par peur de vivre avec les reproches des autres sur la conscience, les négationnistes, les ignorants, les lâches, ceux que cela arrangerait bien, en quelque sorte, que l'Histoire soit arrangée, que certains chapitres soient gommés d'un simple trait, tous ceux-là doivent savoir que des millions de personnes ont disparu de cette terre par la faute et la folie de quelques poignées de monstres. Des monstres qui ont eux-mêmes engendré d'autres monstres qui, aujourd'hui, sont à deux doigts de recommencer les mêmes atrocités. Au mépris de la vie des jeunes, des ados, de celles et ceux qui, comme les ados d'hier, veulent simplement vivre, s'émerveiller, s'épanouir et découvrir le monde à leur tour.

J'avais vingt ans quand le siècle, à peine sorti des tranchées de la Première Guerre mondiale, a vu des hordes déchaînées brandir à nouveau des armes de destruction et de mort. Oui, j'avais vingt ans, je cherchais mon idéal, j'avais soif de découvrir tout ce qui m'entourait. Avoir vingt ans, à mon époque, ce n'était pas être aussi sage que sur les photos jaunies prises lors des anniversaires. Je pense qu'à toutes les époques, qui a vingt ans veut mordre dans la vie, même faire des bêtises, insouciant de tout ce que disent et préviennent les aînés. On a la vie devant soi et on veut légitimement en profiter. Seulement profiter de la vie... J'étais l'aîné de



la famille, sept ans plus âgé que mon frère. Pourtant, je ne jouissais pas de privilèges particuliers, entre une mère autoritaire, un père débonnaire et un frère qui me défiait, manière de jouer et de prendre de l'assurance, un peu plus qu'à son tour.

J'avais réussi à économiser un peu d'argent, juste assez pour acheter un vélo de course, et, bravant les foudres familiales, je m'essayais à quelques champions de la petite reine, sur les chemins du Condroz comme sur la piste du vélodrome de Havelange...

Les villages étaient paisibles, les filles étaient jolies et le soleil éclairait les chemins creux et les champs labourés. Tout était calme puis, soudain, on a entendu des bruits de bottes se rapprocher dangereusement. Personne n'avait cru que le danger était réel quand les chars et les blindés ont franchi la frontière autrichienne. C'était si loin d'ici ! Cela ne nous concernait pas, et ce petit chancelier bavarois, qui vociférait du haut des tribunes, nous donnait l'impression de chercher à régler des problèmes qui ne risquaient pas de nous atteindre. Méfiez-vous de ce qui se passe loin de chez vous. Demain, vous pourriez vous retrouver au cœur d'un conflit que vous n'avez pas vu naître. Comme les enfants du Liban ou de Syrie s'en viennent aujourd'hui implorer que vous dépassiez votre indifférence...

Oui, hier, j'avais vingt ans. Mais je n'ai pas pu fêter mes trente ans. Ce monde que l'on tentait de reconstruire si difficilement a chaviré bien avant, emportant nos rêves, nos espoirs et ce en quoi nous avions pourtant confiance, nous aussi.

Quand on a vingt ans, on n'a que faire de la réalité que les aînés ont construite pour se protéger. On n'a que faire d'un monde que l'on n'a pas encore construit. L'expérience des autres ennuie les jeunes, ils rêvent de vivre à leur tour une vie bien à eux, entre la

fragilité de l'instant et la vitesse qui les grise, couchés sur leur moto à s'élancer sur les mauvais chemins des campagnes. On croit bien sûr que l'on a toute la vie devant soi, que le ciel est beaucoup plus vaste que ce qu'on en aperçoit, là au bout de l'horizon, et l'on pense en tout cas que le ciel est suffisamment grand pour contenir nos rêves. Moi, ce que j'aimais par-dessus tout, l'été, au moment des moissons, c'était de m'étendre dans les champs fauchés, entre deux dizeaux, et regarder le ciel. J'aurais pu rester là ainsi des heures entières, à suivre les nuages glissant lentement dans l'espace, à écouter chanter les oiseaux – on les entend mieux quand on ne les voit pas – et surtout à rêvasser en me fondant dans l'immensité de l'azur. On ne sait pas encore comment on va s'y prendre, mais on se dit que l'on va bâtir son avenir à soi, un avenir à la mesure de ses ambitions, trouver le bonheur et s'y accrocher de toutes ses forces. Quoi de plus légitime que de chercher à dépasser l'horizon et à construire un monde différent de celui de ses parents. À vingt ans, moi aussi je rêvais de tout autre chose que ce que mes parents avaient imaginé pour moi ; la vie à la campagne, le métier de fermier, non, ce n'était pas mon objectif. En secret, je rêvais de mieux que cela, j'en ai construit des châteaux ailleurs qu'en Espagne, je voulais gagner de grandes courses cyclistes, devenir une vedette, que les foules viennent me voir courir, applaudissent à mon passage et plus encore en me voyant monter sur le podium. Je voulais croire en une vie toute différente, devenir vraiment quelqu'un, vaincre mes doutes, être ambitieux et réussir à édifier le nid en rose et bleu de mes envies. Mais l'avenir, c'est comme la météo, on a beau l'échafauder en songe, il suffit que le vent tourne et l'on se trouve face à l'inconnu... En général, la réalité n'a rien à voir avec nos espoirs. Cela me fait penser à cette phrase attribuée à Einstein : « *Je ne m'inquiète pas de l'avenir, il arrive bien assez tôt* »... Et donc, la ferme, les vaches, la campagne, oui, c'était juste pendant ma jeunesse, mais certainement pas toute ma vie durant ! Non.

Nous sommes en août 1939. Il fait chaud, même si le baromètre indique que le temps va changer et que l'on doit craindre des orages dans la nuit. Dans une petite ferme de Chardeneux, un beau village du plateau condrusien, le paternel et ses enfants sont occupés à décharger une charretée de gerbes de froment dans le hangar qui jouxte la maison. Tout le monde transpire.

— Allez ! Courage ! Ce sera bientôt fini. Ce serait dommage si tout n'était pas à l'abri quand il va pleuvoir, prévient le père qui pressent que ses fils en ont assez de la poussière qu'ils avalent chaque fois qu'ils soulèvent une gerbe.

— À mon avis, il ne pleuvra pas avant la nuit. Il n'y a encore que quelques nuages dans le ciel, commente Marcel, l'aîné.

— Cela ne veut rien dire, rectifie le père. Il suffit d'un coup de tonnerre, parfois, pour déclencher une averse. Surtout par cette chaleur. Hé ! À propos, bon anniversaire, hein, Marcel !

— Je pensais que tout le monde l'avait oublié !

— Mais non. Quand on aura terminé, on va boire une bière à ta santé !

Les anniversaires, à la campagne, ne sont pas des événements. Pas de quoi festoyer ou aller danser. Surtout quand le temps est en train de changer et que la moisson bat son plein. Il y a des priorités dans les villages. Les gens rythment davantage leur vie sur le travail des champs que sur les rendez-vous du calendrier.

Chardeneux, c'est un petit village ramassé en boule, blotti à l'extrémité sud du Condroz, à proximité de la faille qui dégringole vers la Famenne. Les maisons et l'église sont massives et anciennes, construites il y a plusieurs siècles en moellons de pierre grise tirés des carrières des environs. Si l'église domine le village, à flanc du coteau qui grimpe vers le Bois de Mont, le village s'est logé en contrebas, à l'abri des mauvais vents du nord. Un petit ruisseau, qui prend sa source dans les escarpements de Bassines, traverse le village et alimente des marécages remplis de joncs et d'insectes.

C'est à croire que le temps s'est arrêté. Parfois, plusieurs jours durant, on n'entend d'autres bruits que les aboiements des chiens et quelques beuglements dans les prairies proches. C'est comme si les habitants s'étaient fait la malle! Puis, parfois, rompant le silence, des éclats de voix réveillent le bourg. Ce sont quelques femmes occupées à faire la causette d'un seuil à l'autre ou quelqu'un qui pousse une gueulante à propos de tout et n'importe quoi.

Marcel fait la moue. Non, il n'est pas content, parce que ce n'est pas un anniversaire comme les autres qu'il fête aujourd'hui. Et il avait espéré que quelqu'un au moins se souviendrait qu'il venait d'avoir vingt ans! Vingt ans, cela se fête, non? La charrette enfin vide, on la pousse dans la prairie, puis chacun rentre à la maison.

Surprise ! La mère de Marcel a dressé la table, avec des gâteaux, une montagne de fines gaufres qu'elle achève de cuire, du pain, du beurre, du fromage, des barres de chocolat, des fruits et de la bière. Le jeune homme n'en revient pas, il n'a jamais vu autant de bonnes choses étalées ensemble sur la table.

— C'est pour moi, tout cela ? s'exclame le jeune homme.

— Hé ! N'exagère pas, on va partager ! rétorque aussitôt son frère. Je ne voudrais pas que tu aies une indigestion le jour de ton anniversaire.

Avec un diplôme de l'école moyenne d'Ouffet en poche, Marcel ne pense pas encore beaucoup à son avenir. Il a le temps. D'autant plus que ses parents évitent de l'interroger sur ses ambitions. Dans une ferme, la main-d'œuvre familiale est toujours bonne à prendre... Et sa mère, surtout quand elle est fâchée, ne cesse de répéter : « Derrière les vaches ! Derrière les vaches ! »

Le père de Marcel, petit agriculteur, exploite une importante sablonnière en bordure de la route d'Ocquier, et ce depuis la fin de la Grande Guerre. Mais il a surtout une passion. Dès que le travail à la ferme est terminé, et tous les dimanches en saison, il chausse ses bottes de cuir, endosse sa « camisole » râpée, en cuir également, saisit sa gibecière et sa casquette et s'en va chasser. Folette, sa chienne, a compris au premier geste et sautille de joie autour de lui. C'est sûr, on ne les reverra qu'à la tombée du jour.

Avec la mère de Marcel, c'est tout autre chose. C'est elle qui porte la culotte, elle qui dirige de manière énergique tout son petit monde, c'est elle aussi qui tient les comptes, c'est elle encore qui resserre les cordons de la bourse. Elle n'est pas vraiment avare mais, comme elle se plaît à le rappeler souvent, il faut bien que quelqu'un compte !

Entreprenante, elle a l'œil sur tout et sur tout le monde. C'est elle qui commente... et qui commande. Et, dans la famille, tout un chacun s'en accommode bon gré mal gré. Pourquoi se tracasser puisque la mère de toute façon aura raison ?

Courageuse, travailleuse, elle sait aussi recevoir. Il y a toujours quelqu'un assis à la table. Le curé qui vient régulièrement tailler une bavette avec elle, apprendre les derniers potins et se gargariser des commérages de ses paroissiens et des commentaires des mauvaises langues. C'est évidemment utile de connaître ses ouailles et de se documenter sur leur manière de vivre avant de les entendre en confession... Si les voix du Seigneur sont impénétrables, celles de certaines personnes sont heureusement plus perméables et un curé n'a pas souvent beaucoup de peine à récolter les confidences et faire jaser ses fidèles dévotes, il lui suffit pour cela de s'entourer habilement de bonnes confidentes, toutes fières qu'on les flatte de temps en temps...

Il n'y a pas que le curé qui soit un habitué, l'institutrice a pris ses quartiers à la maison depuis plusieurs années. On lui a loué la plus belle chambre et elle fait à présent presque partie de la famille. Quand il peut, mais aussi quand il fait trop chaud pour travailler, Cyrille, un voisin, remonte le raidillon du village pour « venir aux nouvelles » comme il dit. Il en apporte, il en apprend, et surtout, ne rechigne pas devant une petite goutte de pèket.

À quelques kilomètres à l'ouest du village de Marcel, sur le même versant, est blotti le hameau de Bassines : un château, deux grosses fermes repliées en carré, deux trois maisons et, un peu à l'écart, la maisonnette du garde forestier. Ce petit village se cache à l'orée d'un vaste bois de chênes et d'autres nobles essences de feuillus. Quelques rideaux d'arbres épars ont, avec le temps, tissé un écrin qui le dérobe aux regards. Vivre à Bassines, c'est un peu vivre hors du temps. Une dizaine de robustes chevaux de trait ardennais paissent dans les prés avoisinants. Les vaches font, chaque jour, la navette entre les prairies qui courent à l'infini vers le village de Bois, au nord, à l'horizon, et les étables à l'heure de la traite.

À quelques dizaines de mètres des fermes, isolée à l'est, se dresse la jolie façade blanche d'un château du XVIII<sup>e</sup> siècle. Au centre, la porte d'entrée vitrée à deux battants s'ouvre sur le perron qu'il faut atteindre pour accéder au corps de logis. De part et d'autre, deux tours octogonales massives mais pas très hautes complètent le bâtiment en lui donnant une symétrie et un volume étonnants pour une gentilhommière de la campagne. Cependant, ce château n'a vraiment pas une dimension exceptionnelle ! Il n'y a qu'un étage, qui court sur le rez-de-chaussée, sous une toiture